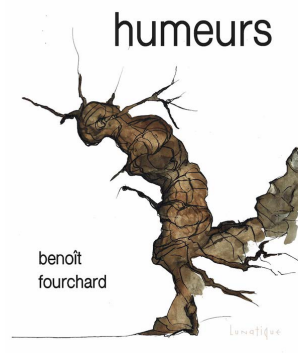


BENOÎT FOURCHARD

Humeurs



2019 © Éditions Lunatique
10, RUE D'EMBAS 35500 VITRÉ
ISBN 979-10-97356-19-4

lunatique



avec le soutien de
la Région Bretagne

EXTRAITS

DÉSIRÉE

Avec son air buté elle tétanise son monde, dit ma mère au docteur.

Comment ça elle tétanise son monde ? répond le docteur.

Figurez-vous qu'elle ne veut jamais baisser les yeux. Faut toujours que ce soient les autres qui regardent ailleurs, vous vous rendez compte à quatre ans et demi non mais pour qui elle se prend ? Faut me donner des médicaments pour qu'elle arrête et qu'elle écoute c'qu'on lui dit. Sinon c'est sûr je serai bien obligée de la corriger et de la remettre au cagibi.

Le cagibi. Ça me fait penser à KGB. Une sorte de placard. Juste sous l'escalier.

Le docteur lui dit que le cagibi ce n'est pas forcément une bonne idée. Qu'il existe peut-être d'autres moyens un peu moins coercitifs.

Ma mère fait semblant de comprendre.

Chez les Paradis y a pas de coercitif qui tienne. Moi et mon mari on est pour une éducation à la dure voyez.

Paradis. Désirée Paradis. Je sais c'est gratiné. Désirée. Tout ce que je ne suis pas. Ma mère voulait Dorothée. À cause du club. Elle aurait aimé lui ressembler à Dorothée. C'est plutôt raté. Au moins ça rattrapera elle disait. Mais à l'état civil ils se sont emberlificotés les pinceaux.

Des fois à l'école on m'appelle Vanessa. À cause de la chanteuse.

On pourrait croire que ma vie avait commencé sous de bonnes étoiles.

Mais moi je ne veux pas qu'on me compare. Je suis moi. Et ceux qui ne le comprennent pas bien, je les tétanise du regard. Après ça file doux.

D'autres fois, il y en a qui disent chez Paradis, c'est l'enfer. Là je fais la sourde oreille.

Dans le cagibi je me suis organisée. À tâtons. Parce qu'à part un filet de lumière sous la porte, on n'y voit que couic. Avec une cagette, j'ai fait une table. Une serpillière, une nappe. La paillasse, un canapé. Avant d'être le cagibi, ce réduit était un débarras. Il suffit que je tâtonne et je trouve des trésors. J'attrape des yeux de chat. Et mes doigts

deviennent experts en exploration. Comme s'ils étaient équipés de petites têtes chercheuses.

Il n'y a que mon nez qui a du mal à s'habituer.

pp. 13/14

POLENTA-VODKA

L'immeuble, construction bancaire et hétéroclite, est une fourmilière bariolée. Les habitants parlent fort et s'interpellent dans toutes les langues d'un balcon à l'autre.

Au milieu du brouhaha et des multiples odeurs de cette tour de Babel, un fumet singulier vient me titiller les narines et exciter ma curiosité.

Du balcon j'en identifie la provenance : deux étages plus bas.

Quatre secondes plus tard je frappe à sa porte.

L'homme ouvre.

En quelques gestes je lui fais comprendre que sa cuisine sent bon, et que je voudrais en savoir plus. Il m'invite à partager sa moussaka.

J'entre.

Il s'appelle Damolis. Ça veut dire doux. Je vais vite apprivoiser la langue grecque.

Aubergines fondantes viande délicatement épicée béchamel muscade, l'élégance de l'association ravit mon palais, me pénètre en douceur, m'entraîne dans une suite de sensations inédites.

Que je m'empresse de retrouver dès le lendemain.

Puis le jour suivant.

Dès que ma journée se termine, je file chez lui.

À chacune de mes visites un plat différent, tel un rituel. Pour chacun des plats, une exploration singulière. Ma mémoire emmagasine. Les recettes autant que les gestes qui les accompagnent. Tel mets, telle caresse.

Le caviar d'oursin arrosé d'ouzo nous conduit directement vers le patio où nous nous enlaçons fortement sur le fauteuil en osier.

Les aubergines confites purée de sésame feuilles de vigne farcies se dégustent assis sur les poufs en cuir de Marakech. Nus.

Le poulet aux gombos nous mène vers la chambre.

Chaque dîner libère nos instincts.

J'aime son regard qui enveloppe mon corps et ses lèvres qui glissent sur moi. Les épices et la sueur. Les arômes et les liqueurs. Les sucreries et les effleurements. Et lorsque le liquide coule le long de mon menton et sur mon cou, on lèche on suce on déguste, à même la peau.

Je ne lui demande pas son autorisation et me glisse dans sa cuisine. Il est un peu réticent, mais m'y accepte malgré tout. Et me montre. Les saveurs qui se mélangent, les ingrédients miscibles, les épices qui rehaussent et celles qui éteignent.

On goûte on aiguisse les appétits on se met en bouche.

On compare on effleure on mélange

On saupoudre on palpe on tente.

Je me passionne.

Je suis une apprentie qui apprend très vite.

J'ai aussi mon mot à dire et mon avis à donner.

L'histoire aurait pu durer une vie entière.

Mais un Russe furieux fait brusquement irruption dans ma vie.

En brandissant une bouteille de vodka.

pp. 29/30

LA CUMPARSITA

J'avais vingt ans. Toi vingt-quatre.

L'orchestre a commencé à jouer.

La Cumparsita.

Tu étais accoudé à la scène. Et nous, assises de l'autre côté de la salle, bien alignées rang d'oignon, très loin de là. Toutes nous te scrutions, en coin, discrètement. Mes sœurs. Mes amies. Tu t'es approché. L'œil ténébreux. J'avais tout de suite vu que ce n'était ni mes frangines ni mes copines que tu regardais. Mais moi. Angelica. Moi la si timide. Angelica ? Jamais elle ne trouvera un mari, disait-on de moi. Et pourtant. Pedro. Cher Pedro. Tu t'approchais de moi et je n'avais pas peur. Je t'attendais. Tu as traversé toute la salle. Lentement. Tu es arrivé près de nous. Tu m'as tendu la main. Je l'ai prise.

Et la Cumparsita nous a emportés.

Toi et moi. Mon Pedro.

Avec son violon son accordéon son alto.

De toute ma vie, jamais je n'avais dansé le tango. Pourtant dans tes bras tout était simple. Les gestes et les pas se déroulaient sans aucune difficulté. Comme si j'avais toujours su. Et nous avons tourné sur la piste, les yeux dans les yeux. Pendant des heures. Malgré Franco. Malgré l'Eglise. Malgré mes amies et mes sœurs qui, à cet instant-là, auraient tant aimé être à ma place. Par la suite, des larmes de bonheur coulèrent sur leurs joues. À notre mariage. Puis, quelques semaines plus tard, dans les yeux de mes parents, d'autres larmes surgirent. Des larmes amères.

Car à peine mariés, toi et moi avions décidé de fuir, vers la France. Quitter Barcelone, malgré son club de football que tu vénérâs presque autant que ta guitare, malgré nos amis, ma famille, et la tienne, ou ce qu'il en restait. Fuir cette Espagne intransigeante et si pauvre. Fuir Franco, sa dictature, ses phalangistes et son clergé tout puissant. Comme d'autres avant nous avaient fui. Comme ton frère aîné, dix ans auparavant. Juste après la mort de tes parents. Juste avant la guerre.

pp. 101/103

CETTE CHÈRE SIMONE

Le 22 juin. Ce fameux 22 juin. Le soir du 22 juin.

Soi-disant vous auriez vu monter Bernard. D'un pas lourd. Un petit gros. Vous racontez ça. Un petit gros au pas lourd. N'importe quoi. Quand on connaît Bernard. Un petit gros au pas lourd. Lui. Si élancé. Avec une allure faut voir.

Vers les 20 heures je serais descendue pour savoir si vous pouviez me réparer mon couteau électrique et je me serais adressée à toi, la Henriot, toi qu'es même pas foutue de changer une ampoule, et j'aurais encore pris mon attitude

de femme du monde, d'ailleurs dès que je vous parle je prends cet air supérieur alors que je ne suis qu'une femme de mauvaise vie. Vous dites ça. Comme ça. Une femme de mauvaise vie. On aurait presque envie d'en rire. Quand on me connaît. D'abord je n'ai jamais utilisé de couteau électrique. Pour quoi faire un couteau électrique ?

Une femme de mauvaise vie. Moi.

Vous imaginez sans doute que ma vie est un champ de roses. Mes parents qui divorcent quand j'ai à peine quatre ans. Mes frères qui s'installent avec ma mère alors que c'est mon père qui nous prend, moi et ma sœur Madeleine, et qui se remet aussi sec en ménage avec Suzanne, une veuve, pas bien futée, une belle-mère quoi, rien qu'une belle-mère, une marâtre, qui débarque avec ses deux garçons, Jacques, l'aîné, que j'épouse quand j'ai dix-sept ans, alors que ma sœur Madeleine prend Michel le second. Autant rester entre nous on se dit. Jacques qui me fait cinq mômes. Vous ne savez pas ce que c'est que d'être mariée si jeune à un type qui vous fait tous ces gosses et qui se met à boire et à vous maltraiter et à vous tromper et que je finis par foutre à la porte ? Hein les Henriot ? Et après, on fait quoi ? À votre avis ? On se débrouille. Toute seule. On exerce toute sorte de métiers. Infirmière, couturière, représentante en distributeurs automatiques, démarcheuse en assurance, et

même vendeuse de voitures d'occasion.

Une femme de mauvaise vie.

Qu'est-ce qu'il faut pas entendre.

Chameaux d'Henriot.

pp. 144/145